

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 11

Artikel: Gottlieb
Autor: Bonjour, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204912>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tesse, n'ont-ils pas le front de voussauter au cou :

— Eh! mon cher, quel nouveau de te voir. Que deviens-tu?... Tu es ici, maintenant?... Depuis quand? Oh! quel bonheur! Ces vieux copains! on est toujours heureux de les retrouver. Il faudra nous voir quelquefois, souvent... et patati, et patata

Pour un rien, on serait tenté de croire à tous ces témoignages. Il s'en faut bien garder. Le lendemain, le « cher ami », le « vieux copain » est repincé par sa myopie intermittente.

*

Morale : A ceux qui saluent trop, tout ennuyeux et ridicules qu'ils soient, et pour autant qu'on n'a pas de bonnes raisons de rester couvert devant eux, il faut, si l'on se pique d'être un homme bien élevé, toujours répondre. Il n'en coûte rien d'être poli.

A l'égard de ceux qui ne saluent pas ou qui saluent de façon inconvenante, il faut riposter par l'indifférence complète. Il faut les ignorer. D'abord, c'est logique; et puis cette attitude les chicanera beaucoup plus que vous ne le supposez, car ce sont, en général, des personnes qui se croient supérieures aux autres et qui aiment à voir ceux-ci partager cette opinion et le manifester. Elles sont très sensibles aux marques de déférence qui leur sont données, d'où qu'elles viennent. Rien ne leur est plus pénible que de passer inaperçues. J. M.

LA VERTE

Le Grand Conseil s'est encore occupé de l'absinthe dans sa dernière session. Aucun député ne lui a rappelé ces vers bien connus d'un poète ignoré; ils n'eussent cependant pas été déplacés :

Versez avec lenteur l'absinthe dans le verre,
Deux doigts, pas davantage; ensuite saisissez
Une carafe d'eau bien fraîche, puis versez,
Versez tout doucement et d'une main légère.
Que petit à petit votre main accélère
La verte infusion; puis augmentez, pressez
Le volume de l'eau, la main haute, et cessez
Quand vous aurez jugé la liqueur assez claire.
Laissez-la reposer une minute encore :
Couvez-la du regard comme on couve un trésor,
Aspirez son parfum qui donne le bien-être!
Enfin, pour couronner tant de soins inouïs,
Bien délicatement prenez le verre, — et puis
Lancez sans hésiter le tout par la fenêtre.

Un mot de Thiers. — « Un parti au pouvoir, c'est la foudre aux mains d'un enfant. »

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

Gottlieb.

PAR EMILE BONJOUR

A. M. Marc Ruchet.

Il s'appelait Gottlieb Ruchty et pouvait avoir, d'après le pasteur, dans les soixante et onze ans. Comme type, il incarnait le vieux paysan des romans de Jérémias Gotthelf. Quand je vous aurai dit encore qu'il était de Stalden, dans le Simmenthal, le portrait sera achevé, et il faudrait n'avoir jamais lu une ligne de Gotthelf, ni mis les pieds dans le Simmenthal, pour ne pas voir le bonhomme d'ici.

A cette heure, entre trois et quatre de l'après-midi, Gottlieb est assis sur une grosse pierre plate, au bord du chemin qui mène à la cascade de la Nünih. Il a sa canne entre les jambes, et entre les dents la petite pipe des montagnards, dans laquelle il fume des déchetts de cigares, son seul luxe. Autour de lui vagabonde la *Multi*, sa vieille chèvre blanche, qui traîne sa longue barbe entre les herbes du sentier et s'arc-boute sur ses jambes de derrière pour mieux atteindre dans la haie quelque acidefrondaison dont elle est friande.

Ainsi les heures coulent doucement, à peine troublées par les fantaisies de la bête capricieuse ou

LA CRÉATION DE LA FEMME

Ce morceau, en patois du Jura bernois, est extrait d'un petit livre édité par MM. Grobéty et Membrez, à Delémont, et qui a pour titre : « *Historiettes patoises amusantes dédiées aux amis de la gaité par l'Ermite de la Côte de Mai* ».

En farfouillait dains mes vées papies, i vin de retrovay in manuscrit que m'avait bayie in véie indien qu'i aivo soignée à lé de lai moë; ç'a tot ço qu'i ay poiou aicreutchie de ci peu l'atout. Ç'a di sanscrit, comme ai diant; ai me fâ le tradure en bon patois pu mes amis. Ai s'adjeâ de lai création de lai première fanne, d'aiprés lai mythologie des Hindous. Jote Duê s'ajpelait *Twashtri*. Voici donc lai traduction; cê que voraint voi l'original, payant veni me trovay en lai côte de mai.

A commencement des temps, Twashtri créé le monde. Tiain ai voié créay lai fanne, ai remairtié qu'ai l'avait tot alboingnié sai maytéré po faire l'hanne: ai n'iy demorait pu ran de bon, de solide. Ci paure Twashtri feut tot écâmi. Ai se pensé: qu'à ce qu'i veu faire? Tiain ai l'eu prou musay, ai so dié: bon! i iy seu. Ai prangné lai rondou de lai iune, ai peu les ondulations di serpent; l'entchevêtrement des piaintes grimpantes, le grulement de l'héairbe, lai finasse di djone, le veloutay de lai tio, lai tendresse des feuilles, les euies di tchevreu, lai clartay di soireil, les laigres des nues, l'inconstance di vent, lai timiditay des ièvres, lai vanitay des paons, lai tendresse di duvet qu'entoure le cô des ogés, lai duretay di diamant, lai douceur di miê, lai cruautay di tigre, lai tchalou di fuë, lai froidou de lai noi, le caquetaidge di djeay, ai peu le roucoulement de lai tourterelle. Ai fesé enne payte de to çoli, ai peu ai l'en formé lai fanne. Ai l'animé, ai peu l'envié en l'hanne.

Ce feut bon; main heut djos aiprés, voici l'hanne que vint trovay Twashtri ai peu iy dié: « Ecoutay, Chire, lai créature que vos m'ai envie empegainne mon existence. Elle l'ê enne blague, elle baidgeule tot le long di djo; elle me prend tot mon temps; elle se piain po ran; elle l'â aidé malette. I seu veni vo prayié de repare cte dgens; i ne sero vivre aivô lé. » — Twashtri reprangnié lai fanne. — Heut djos pu tay, l'hanne revint trovay son Due, ay peu iy dié: « Chire! Çoli ne vait pu: mai vie à bin ennuue dâs le djo qu'i vos ai rebayie cte créature. I pense aidé comme elle me raivissait, comme elle me flat-tait ai peu mitenant, i me sens tot de pai moi, che seul, che isolay! » Twashtri iy rebayé lai

par le passage d'un étranger qui monte à la cascade. Parfois aussi c'est un paysan qui arrive de la montagne. On échange le traditionnel *Grüss ti*, quelques mots sur la pluie et le beau temps, puis tout retombe dans le silence, que troublent seuls les *rous-rous* d'un ramier dans la forêt voisine et la clochette de la chèvre, quand elle traîne sur les cailloux.

A la tombée du soir, Gottlieb rentre chez lui, malgré les résistances de la *Multi*, qui se sent prise d'une véritable fringale, d'un appétit tout neuf, à la seule idée du retour. Il fend quelques copeaux, allume un peu de feu dans l'âtre, puis s'en va traire les pis gonflés et tendus de la chèvre, qui, d'impatience, frappe du pied tandis que s'accomplit cette formalité ennuyeuse et cependant nécessaire. Gottlieb met cuire son lait, puis le boit, après avoir coupé quelques trempettes à la grande miché déjà dure. Et demain, et tous les jours du bon Dieu, il recommencera la même existence monotone, tant que l'éte lui permettra de sortir. Parfois, cependant, il allonge son menu de pommes de terre, de fromage maigre ou même d'un peu de lard, quand il a reçu d'Amérique la toute petite pension que ses enfants lui servent.

Gottlieb Ruchty a connu des temps meilleurs. Il a eu ses bonnes terres au soleil des Alpes, là, sur ce cône d'alluvions, qui s'étale en pente rebondie aux flancs de la montagne. Il a eu sa belle maison de bois, où, sous la patine dorée du temps, on pouvait encore lire dans la corniche l'inscription tutélaire: *MDCCCXXII. Dieu soit avec nous*. Sur les fenêtres, des géraniums et des œillets disaient un certain goût des choses belles et gaies, et le jardin, tout autour, enclos de barrières vernies, se divisait en carrés réguliers où les légumes alter-

naient avec les simples. Si je ne vous parle ni du linge ni des armoires, ni du nombre des vaches à l'écurie, ni des fromages à la cave, ni des pâturages de montagne, des chalets de *relève* et des bois de sapins, c'est que vous savez tous ce que c'est qu'une bonne famille aisée dans nos pays de Suisse.

Tous ces biens, hérités et agrandis de père en fils, étaient venus par le travail et d'heureux mariages. Ils s'en allèrent par l'orgueil. Gottlieb avait trois garçons et une fille. Le premier, un maréchal des logis de dragons, fit large vie aux casernes du Beudenberg. Le second épousa une fort jolie fille en service aux bains d'Heustrich. Le troisième, un peu faible, voulut étudier, côta gros et mourut d'une chute de montagne, au Wildhorn. Quant à la sœur cadette, elle laissa le travail des champs à d'autres, comme elle disait, et s'éprit de l'un de ces petits aubergistes qui guettent la soif du postillon ou des voyageurs harassés, sur les longues routes alpêtres. Si bien que, de partages en cautionnements, de maquignonnages de foire en spéculations de fromages, le bien des ancêtres fondit comme les neiges des Alpes au soleil d'aout à qu'un beau jour la grande maison de famille fut saisie.

Ah! ce fut un terrible coup pour les vieux, et la ferme retentit de discussions et d'éclats de voix. On essaya de se mettre à flot en faisant argent de tout ce qui était facilement négociable; mais la ruine est comme la rouille, elle mord profond, et le bien des Ruchty disparut tout entier dans la tourmente.

La fertilité des jeunes gens ne put supporter le désastre de la maison. Il leur répugnait de se mettre en condition et de travailler pour autrui. Ils préférèrent émigrer.

fanne. — Ai n'i avait pe inco trâs djos d'écoulay, que le due voyé revenié l'hanne, in second cô: « O mon bon Maître, dié-té en Twashtri, i ne sais comme çoli vait, main i seu chure mitenant que cte créature me fait pu de mâ que de bin; oh! i vos en praye, s'ai vô piat, reprentel'ai ». — Twashtri têt biô de colère, iy crié: « Fos le camp feu de ci! laimpet, imbécile que t'ê; ai peu pais qu'i ne te voyeuche pu! » L'hanne répondé: « I ne sairô vivre aivô cte fanne ». — Twashtri iy dié: « Te ne veus saivoi vivre sains lé non pu ». — L'hanne paitché en pueraint, ai peu s'écrié: O malheureux qu'i seu! i ne pe vivre aivô lai fanne, ai peu i ne serô vivre sans lé! O misère de calamitay! Qu'à ce qu'i veut de-veni? »

Le manuscrit n'en dit pe pu long. I crais bin qu'ai y é inco à djo d'adgedeu, dés hannes que porint teni le mainme langaidge.

LE NU A LA CATHÉDRALE

Au nombre des tombeaux bordant le déambulatoire de la Cathédrale de Lausanne, il en est un érigé à la mémoire d'Henriette Canning, femme d'un ministre de Grande-Bretagne en Suisse. C'est un monument d'un goût douteux dans son ensemble, mais dont certains détails ne manquent pas de charme. Ainsi, dans un bas-relief de marbre blanc se trouve, entre autres gracieuses figures allégoriques, un jeune homme représentant l'esprit qui s'éteint. Nu comme la vérité, il s'appuie sur une torche ayant cessé de flamber. La noblesse de l'attitude et la beauté des formes font de ce morceau quelque chose de très artistique et de très pur. Nous n'aurions jamais su qu'il avait offusqué certains yeux, si nous n'avions lu dans des documents de 1823 que les pasteurs de la ville demandèrent à la municipalité d'obtenir du Conseil d'Etat qu'il couvrit d'un voile « une partie de cette figure ». Le gouvernement ne s'étant pas ému autrement de cette requête, le corps ecclésiastique revint à la charge le 4 juillet suivant. Cette fois, le Département militaire, dans les attributions duquel rentrait l'entretien des églises, fit savoir qu'il allait donner « les ordres nécessaires ». Noua-t-il réellement une ceinture sur les hanches du jeune homme de marbre? Le temps la fit-il tomber? Nous ne savons; mais le fait est que personne ne se souvient l'avoir vue, ce qui montre qu'on est devenu heureusement moins formaliste. V. F.

Pour dire quelque chose.

Le froid, le chaud, la pluie, la neige, le beau temps sont d'excellents sujets de conversation, quand on n'en a pas d'autres.

C'est inouï combien les hommes, entre lesquels les hommes prétendent que la nature a créé l'esprit de sociabilité, ont peu de chose à se dire quand ils se rencontrent quelque part.

Ainsi, ces temps derniers, le froid faisait presque tous les frais de la conversation. Un visiteur entra-t-il dans une salle où se trouvaient réunies quelques personnes, ses premières paroles étaient pour le froid.

- Comme il fait froid...
- Le froid qu'il fait...
- Le vilain froid...

Et à chaque nouvel arrivant, la scène recommençait.

Parfois l'un ou l'autre introduisait une variante en indiquant le degré que marquait le thermomètre.

Nouvelle entrée. Présentations, saluts.

- Comme il fait froid...
- Ne m'en parlez pas ! On gèle !
- Si du moins le soleil pouvait venir !
- Mais c'est tous les jours la même chose !
- Le vilain froid !

La conversation peut maintenant reprendre avec une variante :

- On est cependant content qu'il fasse moins froid.
- N'est-ce pas le froid qu'il a fait !
- Le vilain froid !...

Ah ! certes, ce ne sont pas les dames qui ont besoin de recourir à si tristes expédients ; elles savent toujours que se dire.

Divertissements.

Bateau à vapeur de salon. — Voici un petit bateau à vapeur très facile à construire, et qui n'exige aucune dépense. On vide un œuf frais en faisant un trou d'épingle à l'une des extrémités et en aspirant. On le remplit d'eau de manière à ce que le liquide n'arrive pas au trou d'épingle lorsqu'on le couche horizontalement. Il suffira, maintenant, d'avoir un bateau en bois ou en carton dans lequel on fixera l'œuf horizontalement et le trou dirigé vers l'arrière du bateau. On le chauffe au moyen d'une bougie placée au fond du bateau. Lorsque l'eau sera arrivée à l'ébullition, un jet de vapeur s'échappera par le trou et le bateau marchera en sens contraire du jet.

Dans les plus petites auberges de ces pays de montagne s'étaient aux murs les affiches-réclames des agences d'émigration. Sur une mer régulière et calme, d'un bleu doux, file majestueusement, dans un sillage d'écume, le plus beau des transatlantiques, énorme, sans peur. De noires volutes de fumée se déroulent dans le ciel pommelé de blanc. Les pavillons flottent gaiement à la brise, tandis que des oiseaux de mer éploient leurs ailes entre les mâts. Tout cela donne une impression de force et de sécurité.

Que de fois les fils Ruchty ne s'étaient-ils pas arrêtés devant ces tableaux évocateurs, qui séduisaient leurs âmes de montagnards et leur parlaient de pays neufs, de vie libre et d'indépendance !... Quand la débâcle survint, la décision fut bientôt prise. Les deux fils, la fille et le gendre n'eurent qu'une idée : émigrer au plus tôt. Du bien des femmes quelques bribes avaient surnagé, qui payèrent le passage d'entre-pont et devaient suffire aux premiers besoins. On pensait que le père, devenu veuf, suivrait ses enfants ; mais il s'y refusa. Aucun raisonnement ne put l'y décider, aucune force l'y contraindre. A tous les arguments, il répondait un tranquille et résolu : *Nei !* contre lequel tout venait se briser. Force fut de le laisser en Europe. Il pardonna à ses enfants qui l'avaient ruiné, les embrassa pour toujours et les vit disparaître au coin de la route, avec une impression de chose qui s'écroute et que rien ne pourra plus relever. Et c'était, en effet, la vieille famille Ruchty, du haut de Stalden, qui allait se fonder dans le grand creuset du nouveau monde.

Gottlieb avait soixante-deux ans. Il s'engagea chez des parents éloignés, pour la saison de montagne, et connut bientôt les humiliations de l'infor-

Le hautbois des Croisettes.

On lit dans le procès-verbal de la séance du 13 février 1828 de la Section des écoles et du culte public de Lausanne :

« M. le ministre Marquis faisant connaître que l'on se sert dans l'église des Croisettes, pour accompagner le chant, de hautbois, dont l'effet n'est pas tolérable, ou que la personne qui s'est chargée de cet instrument ne sait pas en faire usage, nous avons autorisé M. Marquis à s'entendre avec la Municipalité d'Epalinges pour retrancher le dit hautbois. »

Chimie amusante.

On voit quelquefois des images ou divers objets qui deviennent phosphorescents dans l'obscurité lorsqu'on les a laissés quelque temps au jour. Pour préparer ces objets, on les trempe dans une colle liquide et on les saupoudre de sulfure de strontium ou de sulfure de calcium.

On peut obtenir le sulfure de strontium en chauffant un mélange de soufre et de carbonate de strontiane.

Le sulfure de calcium, pour être phosphorescent, doit être préparé de la manière suivante : On calcine, dans un creuset, à 800 ou 900 degrés, pendant vingt cinq minutes, 80 parties de soufre et 40 parties de carbonate de chaux très finement pulvérisés et intimement mélangés. Le carbonate de chaux doit être préparé en faisant passer un courant d'acide carbonique dans de l'eau de chaux.

Pour obtenir le serpent de pharaon, on verse de l'azote de mercure dans une dissolution de sulfocyanure de potassium ; il se forme un abondant précipité de sulfocyanure de mercure : on le pétrit dans de la colle avec un peu de salpêtre et on le façonne en petits cylindres qu'on laisse sécher. Ce produit, lorsqu'on l'allume, se boursouffle et déroule une espèce de long serpent.

Non plus. — Riquet vient de se rendre coupable d'un gros mensonge. Sa maman le gronde.

— C'est très vilain de ne pas dire la vérité. Quand on est petit on ne doit pas mentir.

— Et quand on est grand ?...

Le bon choix. — Monsieur, disait en minaudant à un homme d'esprit, une vieille coquette qui pose pour le bas-bleu, soyez donc assez aimable pour me choisir des livres ; vous connaissez mes goûts ; vous savez ce qui me convient.

Une heure après, le monsieur envoyait à la dame les « Ruines », de Volney.

tune et les tristesses de l'âge.

De ses enfants arrivaient de temps à autre des nouvelles. On avait trouvé une ferme dans l'Ouest et l'on se tirerait d'affaires ; mais il fallait trimer dur, bien plus qu'en Europe, et se défendre contre toutes sortes de coquins. On était, en revanche, à l'abri des allusions blessantes des anciens voisins de Stalden. Ici, chacun ne s'occupait que de soi et l'on se souciait du passé des gens autant que d'un tas de paille après le battage. Et toutes les lettres se terminaient par un « Viens nous rejoindre », auquel Gottlieb opposait son éternel : *Nei !*

Le temps vint où le vieux ne put plus travailler à la montagne. Le pasteur écrivit alors aux enfants, qui se cotisèrent et firent une petite rente au père, de peur qu'il ne tombât à la maison des pauvres, au milieu des faibles d'esprit, des estropiés et des incurables. Cela faisait dans les 200 ou 300 francs par an, suivant que la récolte était bonne ou mauvaise. Gottlieb loua une bicoque un peu écartée, avec un petit carré de jardin, acheta une chèvre et planta deux planches de pommes de terre.

Et c'est ainsi qu'il vit, tout seul de sa race, attendant sans aigreur la fin de son existence tourmentée. Il mène paître sa chèvre le long du chemin de la Nünih, fume sa pipe, contemple le ciel, observe la marche des nuages, déduit le temps qu'il fera de toutes sortes de signes certains et à lui connus, hoche la tête quand il voit se former sur les montagnes de petits bonnets de nuées qui prédisent la pluie, se réjouit quand un léger vent d'est assainit l'horizon. Entre temps, il fait son ménage et pioche son jardin. L'hiver est très long ; mais il relit les lettres de ses enfants et deux ou trois vieux livres qu'il aime, et dès que les beaux jours reviennent, il reprend le chemin de la Nünih, avec l'ancienne,

Entre hercules. — Toi qui te dis si fort, porte donc un poids de cinquante kilos à bout de bras.

— Ma foi non. On a l'air trop bête de rester comme ça, le bras tendu... pendant des heures.

RAGES DE DENTS.

A vous, qui souffrez encore de rages de dents, — heureux mortels. — Voici une recette merveilleuse, qui, si elle ne vous débarrasse à tout jamais de la douleur, vous procurera au moins de longues heures de soulagement.

1° Bouchez d'abord vos oreilles avec du coton trempé dans l'eau de Cologne, que vous remplacerez par un nouveau tampon imbibé de la liqueur suivante :

Alcool 36 degrés, 15 grammes, essence de cannelle, 5 grammes, essence de thym, 5 grammes, essence de girofle, 5 grammes.

2° Prenez dans votre bouche un peu de cette liqueur, que vous laissez reposer pendant quelques temps sur la dent malade. Si la douleur persiste, on crache la liqueur et on la renouvelle aussitôt. Lorsque la dent est trouée, on y applique un peu de coton trempé dans la mixture, et généralement cela suffit pour engourdir la douleur pendant assez longtemps.

On réussit aussi souvent en se bouchant l'oreille du côté douloureux avec un bourdonnet d'ouate, imprégné de quelques gouttes de cette mixture :

Chloroforme, 1 gr. ; laudanum, 10 gouttes.

Nous aurons la semaine prochaine, au Théâtre, une série de spectacles tout à fait extraordinaires.

Mardi, en soirée populaire, *L'Honneur*, la belle pièce de Sudermann, avec *Grasse matinée*, un éclat de rire. — Jeudi, deuxième de *Education de Prince*, de Maurice Donnay, le grand succès de gaité de jeudi dernier. — Dimanche, 22 mars, en matinée, *La Dame de chez Maxim's*, pour la dernière fois ; le soir, *Le Ruisseau* et les *Surprises du divorce*.

Cherpillod contre Soyser. — On se demande s'il y aura assez de place au Kursaal, dimanche après-midi. A côté des attractions remarquables qui composent actuellement le programme, il y aura match de *ju-jitsu* entre le champion vaudois Cherpillod et le champion parisien Robert Soyser. Ce dernier fut vaincu par le premier, à Genève, en 1906. Il veut prendre sa revanche. L'intention est naturelle, mais le résultat encore incertain. Cherpillod n'a pas coutume d'être battu. Sera-t-il encore vainqueur cette fois ? Nous le saurons dimanche, en allant au Kursaal.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

qui cabriole de joie à travers les pierres du ravin.

Son grand bonheur, un bonheur singulier, est de revoir les pièces de terre qui lui ont appartenu. Celles-ci sont allées aux uns, celles-là aux autres. Il connaît tous les nouveaux maîtres de ces prés qui furent siens et il s'informe avec intérêt de leurs affaires. Il ne lui échappe pas un mariage ou un décès, qui fera passer un arpent d'une famille dans une autre. Il donne son avis sur les cultures en connaisseur expérimenté. Telle année ce pré a bien rendu : il est de si bonne terre ! Celui-là aurait besoin d'engrais. Les bois de l'Altenried se font mûrs, une coupe s'impose. Les barrières de l'Ahorni auraient besoin d'être réparées. Il réprime cependant un profond soupir quand il voit les beaux troupeaux descendre de « ses montagnes » et entrer dans « sa maison » en faisant tinter leurs sonnailleries ; mais à quoi bon se plaindre ? D'ailleurs ses fils sont bien, là-bas, de l'autre côté de l'Océan, et peut-être reviendront-ils un jour, avec de gros sacs d'écus, refaire le domaine de famille et écraser de leur prospérité tous ceux qui les ont méprisés. Espoir lointain, qui suffit à calmer sa tristesse ! Et la vieille chèvre, qui aimerait à son tour à gambader dans un vrai pré, rêve peut-être aussi de la revanche, quand les Ruchty, de Stalden d'en haut, chanteront la terre reconquise.

Mais après la marche lente des choses et à lire les lettres des enfants, qui ne sont pas toujours gaies, il semble que le pauvre vieux ne verra pas luire l'aube du grand jour. Bien avant, sans doute, la Mort viendra l'inviter pour le grand voyage, plus loin que l'Océan. Et cette fois, Gottlieb fermera lentement les yeux et au lieu de répondre son éternel *nei*, c'est un *io* résigné qu'il dira, dans un dernier soupir de regret ou d'espoir.